HAL
open science

Une mise en page générative pour les manuscrits bilingues ? Les similitudes entre les témoins latin-français (XIIe s.) et slavo-roumains (XVIe s.)

Vladimir Agrigoroaei

▶ **To cite this version:**

Vladimir Agrigoroaei. Une mise en page générative pour les manuscrits bilingues ? Les similitudes entre les témoins latin-français (XIIe s.) et slavo-roumains (XVIe s.). Biblicum Jassyense. Romanian Journal for Biblical Philology and Hermeneutics, 2020, 7, pp.25-47. hal-03098115

HAL Id: hal-03098115

https://hal.science/hal-03098115v1

Submitted on 5 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE MISE EN PAGE GÉNÉRATIVE POUR LES MANUSCRITS BILINGUES ? LES SIMILITUDES ENTRE LES TEMOINS LATIN-FRANÇAIS (XIIE S.) ET SLAVO-ROUMAINS (XVIE S.)*

Vladimir AGRIGOROAEI
Centre d'Études supérieures de civilisation médiévale, Poitiers
vladimir.agrigoroaei@gmail.com

Rezumat Studiul îşi propune să clarifice o serie de coincidenţe între manuscrisele în franceză veche, cu precădere cele ale primelor psaltiri, copiate mai ales în spaţiul insular anglo-normand, şi cele româneşti vechi. Se discută folosirea alternantă a trei tipuri de punere în pagină (glose, alternanţă de paragrafe şi coloane paralele), dar discuţia aprofundează apoi şi alte coincidenţe (evoluţii de punere în pagină, rescrieri etimologizante ale unor versiuni, problema originalului monolingv sau bilingv etc.). Plecând de la prezumţia lipsei de contact între cele două arii de comparat, autorul ia în calcul existenţa unor modele: în engleză veche, pentru cazul francez, sau orientale, poate ruseşti, pentru cazul manuscriselor româneşti. Observă apoi că în cazul francez modelele sunt mult mai numeroase (tradiţia comentariilor savante mediolatine sau manuscrisele trilingve orientale), dar şi că evoluţia punerilor în pagină este într-o anumită măsură generativă. Coincidenţele dintre cele două tradiţii ar fi aşadar rezultatul unor evoluţii asemănătoare determinate de necesitatea de a pune în paralel două texte (sursă şi traducerea ei).
Cuvinte cheie: traduceri biblice, psaltiri, copişti, manuscrise plurilingve, comparatism.

Les premiers textes roumains, du XVIe siècle, parus en même temps que les imprimés, mais lorsque la culture de cette langue était encore principalement manuscrite, traduisent et accompagnent parfois des textes slavons. Les témoins qui les conservent présentent trois types de mise en page : gloses, alternance de paragraphes et colonnes parallèles. Les interprétations de ces dispositions sont variées, parfois divergentes. Iorga (1937 : 517) pensait par exemple qu'il s'agissait de textes dont on s'est servi pour une lecture individuelle.[1] Ciobanu (1941) a voulu montrer que les textes intercalaires étaient utilisés dans les écoles des monastères, en notant la présence d'autres textes bilingues et intercalaires, dans l'espace russe, en grec et slavon.[2] Pour Panaitescu (1965 : 128), les manuscrits bilingues devraient aider les

* *O punere în pagină generativă pentru manuscrisele bilingve? Asemănările dintre manuscrisele latin-franceze (secolul al XII-lea) și cele slavo-române (secolul al XVI-lea).*

[1] Précédemment, il avait considéré que ces textes bilingues justifient l'orthodoxie contre l'hérésie (*cf.* Iorga 1925 : 195).

[2] *Cf.* Gheţie/ Mareş (1985 : 188-189).

prêtres à déchiffrer la liturgie slavonne, tout en leur permettant d'expliquer la parole sacrée en langue vulgaire, roumaine, à leurs paroissiens illettrés. Rosetti (1986 : 674-675) a proposé une explication idéologisante : le texte roumain serait transcrit de manière intercalaire pour gagner en canonicité. Il se grefferait ainsi sur le texte slavon prononcé dans la liturgie. Enfin, Moldovanu (2009) a récemment observé qu'il s'agit d'une double liturgie, slavonne et roumaine, remontant à une série de précédents de l'époque médiévale.[3] Cependant, les véritables preuves de cette dernière hypothèse de travail sont précaires et ne permettent pas d'affirmer avec sureté qu'il s'agit d'un véritable usage liturgique.[4] Au bout du compte, toutes ces interprétations sont bien possibles, mais elles se fondent sur les réflexions concernant les origines des textes roumains : réactions à une ou plusieurs influences (bogomile, hussite, catholique, luthérienne), produits locaux, ou l'un et l'autre dans le même temps. Le niveau de connaissance étant trop faible pour se positionner d'un côté ou de l'autre de ces théories, nous contemplons une pluralité de causes. La même pluralité de causes (et un nombre limité de solutions qu'un copiste avait à sa disposition pour confronter une traduction au texte-source) peut être envisagée d'ailleurs lors d'une analyse des manuscrits bilingues. Il se peut que les trois types de mise en page soient un simple fruit du hasard. Autrement dit, qu'elles témoignent plutôt des permanences de la culture (ou de la condition humaine). Puisque la conjecture requiert des arguments, et qu'il est possible de les identifier par une recherche comparatiste, voici, si besoin est, une éventuelle démonstration.

Pour quelqu'un qui s'intéresse aux textes d'inspiration biblique dans la littérature française médiévale, les mises en page des manuscrits slavo-roumains coïncident avec celles des manuscrits bilingues latins-français, parfois de manière frappante. Les deux colonnes se retrouvent dans les Psautiers doubles des XIIe-XIIIe siècles ; le fait d'intercaler deux textes s'observe dans les *Psautiers d'Eadwine*, *de l'Orne* ou *d'Arundel*

---

[3] Son hypothèse est fort intéressante, surtout parce qu'il observe un possible rapport avec l'espace dalmate.

[4] Le témoignage d'Adalbert Wurmloch a toujours été exagéré, à commencer par P. P. Panaitescu, car Adalbert ne dit pas que la liturgie des roumains était bilingue. La liturgie était 'rascienne' et la traduction roumaine était plutôt spontanée. *Cf.* sur ce propos le texte d'Adalbert : *Legunt evangelia et epistolas Paulinas non sua sed peregrina lingua, quam nos nominamus 'die Raizische Sprach'. Quam nec idiotae illorum intelligunt, nisi sacerdote illorum interpretante. Ex nostratibus multi quidem sunt eorum linguae peritissimi. Translatus est catechismus in linguam walachicam atque impressus Cibinii (quae urbs nobis Saxonibus in Transsylvania est metropolis) caracteribus, ut vocant Racianicis, qui quasi referunt formam graecarum litterarum. Et multi ex sacerdotibus amplectuntur eum libellum, tamquam sacrosanctum ; multi autem prorsus contemnunt.* Enfin les notes roumaines transcrites au XVIIe siècle dans un *Apostol* slavon, en Moldavie, ne constituent pas non plus des preuves réelles que la liturgie était bilingue. Ainsi le dernier témoignage, celui du Paul d'Alep, du XVIIe siècle, est le seul à confirmer une véritable double liturgie, mais il est trop tardif par rapport aux manuscrits qui nous intéressent.

(sous forme de glose, mais on connaît aussi des cas spéciaux) ; enfin, l'alternance des paragraphes peut être aperçue dans la traduction du *Livre des Proverbes*, faite par Samson de Nanteuil,[5] dans certaines versions des *Distiques* de Ps.-Caton, dans un ajout de la fin d'un manuscrit vieil-anglais de la *Règle de Saint Benoît* etc. Notons sur ce dernier propos que nous avons récemment présenté le témoin de cette Règle comme l'un des modèles vieil-anglais des textes français insulaires (anglo-normands).[6] Or, Ştefan Ciobanu n'avait-il pas raison de parler, dans le cas des textes intercalaires, de modèles possibles dans l'espace russe ? Il est possible que ces modèles précèdent les deux traditions. Voilà un premier détail qui attire notre attention. Ce sera l'une des directions de cette recherche.

La comparaison peut se poursuivre par-delà les Psautiers, dans le choix des textes à traduire. La tradition roumaine a, parmi ses premiers textes traduits, un *Apostol* (*i. e.* Actes des Apôtres) et une collection d'épîtres néotestamentaires,[7] alors que la littérature française a également connu avant la fin du XIIe siècle la traduction des *Actes des Apôtres* et des *Épîtres pauliniennes* faite par Lambert le Bègue, aujourd'hui perdue.[8] Si la première version roumaine de la Bible est la *Palia d'Orăştie*, élaboration faite à partir d'une tradition greffée sur le Pentateuque, d'origine disputée (*cf.* Gafton/ Arvinte 2007), les premières tentatives françaises de systématiser les traductions bibliques sont le *Poème anglo-normand sur l'Ancien Testament*[9] et la *Genèse* d'Évrat,[10] ancrés dans la tradition des commentaires savants du même *Pentateuque*.[11] Mais les coïncidences peuvent être repérées aussi dans le domaine des œuvres profanes. Il

---

[5] *Les Proverbes Salomon by Sanson de Nantuil*, C. Claire Isoz (éd.), Londres : Anglo-Norman Text Society, 3 vol., 1988-1994.

[6] Voir sur ce propos notre communication « Un manuscrit partagé par deux cultures : Londres, British Library, Cotton Titus A IV », pour le colloque *Les littératures vernaculaires de l'Europe médiévale et la question des frontières*, 13-15 octobre 2016, Mulhouse.

[7] Voir *e. g.* Costinescu (1982).

[8] Voir les informations fournies par la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines. On mentionne la mort en 1177 d'un *magister Lambertus Leodiensis de Sancto Christophoro* [...]*, nove religionis que fervet in Leodio et circa partes illas ferventissimus predicator. Iste Antigraphum scripsit, et tabulam que Lamberti intitulatur edidit, sed et multos libros et maxime vitas sanctorum et Actus Apostolorum de Latino vertit in Romano* (*Chronica Alberici monachi Trium Fontium*, P. Scheffer-Boichorst éd., in MGH SS, vol. 23, p. 855).

[9] *Poème anglo-normand sur l'Ancien Testament. Édition et commentaire*, Pierre Nobel (éd.), 2 vol., Paris : Champion, 1996.

[10] *Le Genèse d'Évrat. Ritmi Gallici, édition critique, suivie d'un Essai sur la spiritualité du clerc et du laïque au tournant du christianisme médiévale*, Wil Boers (éd.), 4 vol., Leiden : thèse de l'Université de Leiden, 2002.

[11] La première moitié du XIIIe siècle voit l'apparition des premières Bibles complètes, qui va culminer plus tard avec la *Bible historiale* de Guyart des Moulins, elle aussi une traduction de la Bible et de l'*Historia ecclesiastica* du Mangeur, reliée donc à la même exégèse savante. Voir *e. g.* Salvador (2007).

n'est pas temps de traiter les bestiaires ou l'histoire d'Alexandre le Grand. Observons simplement que les similitudes se poursuivent, sans qu'on puisse expliquer pourquoi. Et notons enfin une autre coïncidence : les textes les plus anciens ont été produits ou copiés dans les monastères. Les Psautiers anglo-normands ont été achevés à Saint Albans, Cantorbéry, Winchester, ou autour des cathédrales (Durham). Les textes 'rhotacisants' roumains éclosent dans les monastères de Moldavie, bien qu'il se puisse qu'ils n'y soient pas effectivement produits, mais seulement copiés. Dernier point mais non des moindres : on pense aussi que ces traductions (françaises ou roumaines) ont cimenté les deux langues littéraires, si ce n'est qu'un tropisme de la recherche, qui cherche à prolonger ses résultats.

Il y a donc quelque chose de surprenant dans ces manifestations spontanées similaires. On dirait qu'elles soient apparentées, à moins qu'il ne s'agisse d'une banale coïncidence. La question qui se pose est de savoir s'il y a un rapport quelconque entre la tradition française et celle roumaine, mais la logique dicte une réponse négative. Les terres francophones et les Carpates appartiennent à deux *kulturkreise* différents : l'Occident catholique, de langue latine, et le Commonwealth byzantin, de langue grecque ou slavonne. Ainsi il vaut mieux penser aux permanences de la culture. Le climat culturel des deux traditions était très différent. Et si cette altérité ne suffit pas, si l'on envisage les influences ou les contaminations (surtout en Transylvanie), n'oublions pas que les coïncidences s'affichent à un intervalle de quatre siècles de différence. C'est cette hypothèse des permanences que nous devons sonder, en rapport avec les hypothèses diffusionnistes, d'autant plus que les interprétations proposées par les deux catégories de chercheurs ('françaisistes' et 'roumainistes') ont été fondées à peu près sur les mêmes principes. Ce serait, en conséquence, parce que la pensée humaine ne peut pas deviner d'autres solutions. Voilà qui reste à prouver.

La présente enquête se concentrera plutôt sur le contexte des textes français. Il est d'ailleurs mieux documenté, avec un nombre plus élevé de manuscrits. La première remarque qui s'impose concerne naturellement le rapport, déjà signalé, des manuscrits français avec leurs précédents vieil-anglais.[12] Il vaut mieux éviter l'affaire des manuscrits latins copiés pendant l'occupation normande, bien que certains aident à mieux comprendre le milieu qui a permis le passage des techniques de traduction et de mise en page d'une langue à l'autre (*cf.* Toswell 1995-1996). Concentrons-nous sur un autre aspect : on discute souvent le rôle des psaumes et de leurs traductions interlinéaires vieil-anglaises. Si le psautier était l'outil pédagogique par excellence, nul ne s'étonnera que l'inventaire des psautiers vieil-anglais arrive à quinze témoins glosés (Brown 1999).[13] Or, supposer que les traductions françaises seraient le résultat

[12] Pour des idées similaires, voir Ruby (2010 : 170). *Cf.* Trotter (2007 : 508) mentionne l'existence des gloses vieil-anglaises dans les psautiers de luxe. Il cite à ce propos Toswell (1995-1996).

[13] Pour des interprétations légèrement différentes, voir Gretsch (2005).

d'une rencontre des deux cultures (anglaise et française), c'est reconnaître que ces deux cultures partageaient un intérêt pédagogique et exégétique pour les psautiers, intérêt qui ne sera pas différent dans l'espace roumain non plus, si l'hypothèse de Şt. Ciobanu tient bon. Néanmoins, la véritable observation est dictée par les manuscrits trilingues, qui contiennent une traduction anglo-normande interlinéaire à côté des textes latins et vieil-anglais.

L'exemple idéal est le *Psautier d'Eadwine* (Cambridge, Trinity College R.17.1, daté de c. 1155-1160 et originaire du prieuré de Christ Church, *i. e.* la cathédrale de Cantorbéry),[14] suivi par sa copie dans le manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale de France, f. lat. 8846. Le deuxième codex a été transcrit à une époque ultérieure, il ne contient que la traduction des psaumes 1-97 ; le premier est complet. Or, les deux témoins contiennent, sur trois colonnes, les trois versions latines des psaumes. La colonne qui transcrit le Gallican occupe à peu près la moitié de l'espace écrit ; les deux autres versions (*Romanum* et *Hebraicum*), sont transcrites à l'intérieur des feuillets. Mais les colonnes ont également un apparat critique. Les copistes de l'*Eadwine* ont transcrit une version issue de la *Parva Glossatura*, avec des additions, sur les marges du Gallican (Gibson 1992a : 108-110). Enfin, ce qui intéresse le plus ici, c'est l'interligne des versions non liturgiques. Ces interlignes contiennent deux traductions glosant les mots latins. L'interligne du *Romanum* contient les gloses vieil-anglaises. Puis, pour les mêmes raisons liées à la mise en page, la traduction française a été greffée sur l'Hébraïque, qu'elle traduit fidèlement.

À la différence du cas roumain, où le choix d'intercaler les textes découlait sans doute d'un simple bilinguisme, les deux psautiers anglo-normands présentent une autre réalité : il y a eu véritablement une influence d'une tradition précédente. Le texte vieil-anglais, plus ancien, a été copié à côté de celui français, le nouvel arrivé. Dans le cas spécifique roumain, en revanche, l'absence des manuscrits trilingues (grec-slave-roumain) témoigne d'un rapport très différent. En Angleterre, au XIIe siècle, le vieil-anglais et l'ancien français se trouvaient sur le même palier diglossique ; ils représentaient des variétés basses d'expression. De l'autre côté de notre comparaison, le trilinguisme oriental – jamais à l'intérieur du même manuscrit – met deux langues en variété haute (le grec dans les manuscrits russes et le slavon dans les cas roumains). Puis si l'on veut parler de trilinguisme pour les textes roumains, cette situation n'a rien à voir avec la langue grecque. Le trilinguisme serait plutôt à deviner en fonction d'une source latine ou allemande des traductions vernaculaires, confrontée par la suite

[14] *Cf.* Gibson (1992b : 209-210). *Cf.* Poerck/ Deyck (1968 : 27), qui le datent de 1120. Pour une édition, voir Francisque Michel, *Le Livre des psaumes : ancienne traduction française publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Cambridge et de Paris*, Paris : Imprimerie nationale, 1876. Une autre édition – malheureusement peu connue – est la thèse encore inédite de Dominique Markey, *Le Psautier d'Eadwine. Édition critique de la version 'Iuxta Hebraeos' et de sa traduction interlinéaire anglo-normande : Mss Cambridge, Trinity College, R.17.1 et Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 8846*, 3 vol., Ghent : thèse de l'Université de Ghent, 1989.

à un texte slavon, tout en sachant que ces trois textes ne se sont jamais retrouvés ensemble, dans le même manuscrit ou imprimé. L'exemple parfait est le *Tétraévangile de Sibiu* (1551-1553), plus précisément son usage du texte slavon en parallèle à celui roumain, bien que ce dernier semble avoir été traduit d'après la version de Luther. Cette réutilisation du texte slavon a fait penser qu'il s'agit d'une « diversion des éditeurs », dont le but serait de « créer l'impression que la traduction a été intégralement faite à partir du slavon ». Ce serait, en conséquence, une « garantie dogmatique de la pureté du texte » (Mareş 1982b : 189-191 ; 191 pour les citations traduites). Mais si le traducteur était un Saxon reformé, comme supposé en vue de certaines particularités phonétiques et d'autres preuves collatérales, cela ne veut pas dire que sa démarche pouvait ou devait être uniquement doctrinale. Nous n'avons pas des preuves concrètes à ce propos et d'autres interprétations, d'autres chercheurs, veulent que le *Tétraévangile* soit idéologiquement orthodoxe, car les différences entre les différentes versions du texte sacré seraient mineures (Gheţie 1974a : 180). Cette affaire doctrinale ne repose pas en réalité sur des arguments palpables. C'est notre vision moderne, dichotomique, des réalités mal connues du début du XVIe siècle, et la réaction officielle (mais tardive) de l'Église orthodoxe roumaine face à ces textes, qui ont poussé plus d'un chercheur à identifier un conflit doctrinal. De l'autre côté de la comparaison, dans les manuscrits anglo-normands, la position doctrinale est évidente. C'est le rapport avec les gloses savantes latines qui peut expliquer l'apparition de l'œuvre en langue vernaculaire. Le contexte est clair : ce rapport est flagrant dans les deux manuscrits trilingues déjà mentionnés, où les gloses interlinéaires anglaise et française répondent à la *Parva Glossatura* savante. Mais notons aussi un précédent insulaire : les gloses interlinéaires anglo-saxonnes accompagnaient les gloses latines savantes, tel dans le psautier du manuscrit Royal 2 B V de la British Library (première moitié du Xe siècle). Dans l'espace roumain, en revanche, cette position doctrinale n'est jamais renforcée par l'usage d'un commentaire. Ce que nous observons, ce sont des textes traduits, mais la traduction peut avoir toute autre utilisation possible.

Notons ensuite que les manuscrits vieil-anglais datés d'avant la Conquête de 1066 ne peuvent pas expliquer l'apparition des psautiers bilingues, latins-français, à deux colonnes, que nous avons déjà comparés aux textes bilingues à colonnes dans les témoins roumains. Du côté français, c'est le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, n. acq. lat. 1670. Il n'est pas le codex le plus ancien du corpus, car daté de la fin du XIIe siècle, mais il a une mise en page que l'on jugerait 'classique'. Elle se retrouve dans plusieurs autres témoins manuscrits, avec des légères variations. Ces psautiers doubles[15] transcrivent les textes principaux sur deux colonnes : le texte

[15] Pour la terminologie, voir Leroquais (1940 : XLVII). Ils sont appelés aussi 'psautiers parallèles' ou 'psautiers bilingues'. *Cf.* Ruby (2010 : 173) ; et Careri *et al.* (2011), qui les définissent comme 'psautiers parallèles'.

latin occupe la place principale, de gauche, tandis que le texte français occupe la colonne de droite. Il y a également quelques petites variations.

Dans un autre manuscrit, datant du dernier quart du XIIe siècle, le copiste a introduit une légère modification. Il s'agit du codex de la Bibliothèque nationale de France, f. lat. 768, longtemps appelé *'Psautier de Corbie'*, bien qu'il provienne de Cantorbéry. On est devant la même traduction française, dérivée du *Psautier d'Oxford*, comme tous les psautiers doubles, un détail qui sera présenté par la suite. Observons pour le moment que le français a été effacé sur les premiers feuillets des psaumes, jusqu'au *Ps.* 68 (f. 10^r^-58^v^), et qu'il occupe la deuxième place, sur la colonne de droite, mais on note parfois « un souci d'équilibre entre les deux colonnes ».[16] Le copiste avait donc des problèmes avec les disparités créées par les tailles différentes des deux textes. La même transcription du texte français dans la deuxième colonne se trouve dans le *Psautier de Copenhague*, le codex de l'Universitetsbiblioteket Arnamagnasanske Samling 618 4°, daté du dernier tiers du XIIe siècle et produit quelque part en Angleterre. Le texte vernaculaire, transcrit par le même copiste qui a copié la première colonne, celle du Gallican, est irrémédiablement perdu. Il a été effacé pour y copier une traduction islandaise des psaumes, datée de 1586,[17] mais il paraît qu'il suivait le *Psautier d'Oxford.* On trouvera la même situation dans les fragments de parchemin de la reliure d'un livre de 1593 : Oxford, St John's College, HB4/4.a.4.21 (I.subt.1.47).[18] Ils comportent un texte bilingue, sur deux colonnes, des *Ps.* 9 : 5-10 et 15-18 du Gallican et leur traduction française. Il atteste une disposition semblable des versets latins et français, sur deux colonnes, avec le français en position secondaire, de droite. Le manuscrit Additional 35283 de la British Library, daté du dernier quart du XIIe siècle ou – plus judicieusement – de la première partie du siècle suivant (*cf.* Talbot 1952 : 272), peut être inclus dans la même catégorie. Son texte français occupe la deuxième colonne de chaque feuillet, d'après la mise en page déjà connue. Enfin, il est nécessaire de mentionner le *Psautier 'de Winchester'* ou '*Psautier d'Henri de Blois'*. Le manuscrit qui renferme cette autre copie du *Psautier d'Oxford* est le Cotton Nero C IV de la British Library (*cf.* Ruby 2010 : 173-174 ; Careri *et al.* 2011 : 78). Il a été peint au prieuré de Saint-Swithun, près de Winchester, pour l'évêque qui lui donne le nom alternatif. Et le fait qu'un exemplaire si richement illustré contient la version française des psaumes témoigne de l'utilité de la traduction. Elle

---

[16] Careri *et al.* (2011 : 170), pour une description et pour les mots cités ; *cf.* Ruby (2010 : 174, 176) ; Avril/ Danz Stirnemann (1987) ; Brayer/ Bouly de Lesdain (1967-1968 : 74).

[17] Pour le manuscrit et la version française, voir Skårup (1977 : 90-94). Pour la traduction moderne, islandaise, voir Kirby (1986 : 127 et suiv.). *Cf.* Ruby (2010 : 178) ; Careri *et al.* (2011 : 40).

[18] Pour les deux fragments du manuscrit perdu, voir Kerr (1954). Pour l'imprimé moderne dont les deux fragments font partie de la reliure, voir Earle (2006). *Cf.* Ruby (2010 : 178, 180) ; Careri *et al.* (2011 : 67), qui éditent également les fragments français.

a été copiée sur la demande de l'évêque peut-être, quoique l'évêque connaisse bien le latin, et qu'il n'ait pas besoin d'une traduction.

Voilà surgir un autre doute : la traduction n'avait pas un côté purement utilitaire. Ces psautiers doubles ne servaient pas nécessairement d'outil de compréhension du texte latin. La richesse de certains manuscrits (l'*Eadwine*, sa copie parisienne ou le psautier pour Henri de Blois) permet d'entendre que l'on est plutôt devant des expériences uniques de mise en page. Qui plus est, c'est cette mise en page sur deux colonnes qui n'a aucun précédent dans les psautiers vieil-anglais. L'hypothèse diffusionniste ne tient donc pas la route pour tous les cas cités. S'ajoute ensuite un autre problème : si la plupart des psautiers glosés en vieil-anglais sont des codex qui pouvaient servir à l'église, tel dans le cas du corpus roumain, si le *Psautier d'Eadwine* et son avatar sont des livres utilisés peut-être dans un cadre sacré (les cantiques, les collectes et les prières usuelles témoignent d'un usage sacré, bien que non liturgique), nous ne saurons jamais si les versions bilingues à deux colonnes ou le *Psautier d'Oxford*, monolingue, qui fait partie de la même mouvance de textes, pourront être inclus dans la même catégorie. Il est difficile ou risqué de soutenir une telle hypothèse.[19] Il vaut mieux penser que la forme ne permet d'affirmer rien sur l'usage du texte transcrit.

Revenons toutefois à la question des rapports des textes français avec les précédents vieil-anglais. Il y a d'autres manuscrits que l'on peut citer à ce propos. Notons par ailleurs les cas où la traduction anglo-saxonne peut être plus importante que le texte latin – les chercheurs pensent qu'elle aurait été copiée avant la transcription du texte latin dans le manuscrit de Cambridge, Bibliothèque de l'Université, Ff. 1. 23 (daté d'après 1023) –, mais il s'agit de l'évolution d'une glose intercalaire qui gagne simplement en statut ou qui se sépare du texte sur lequel elle a été faite. La taille des lettres agrandit ou la glose est écrite dans la même lettre gothique transcrivant le texte latin, sauf que la traduction vieil-anglaise donne toujours l'impression de suivre la mise en page d'une interligne. Ce manuscrit nous intéresse parce que nous avons des cas semblables parmi les psautiers anglo-normands. C'est le manuscrit Cotton Vitellius E IX de la British Library qui présente une situation pareille. Il date de la fin du XIIe siècle et témoigne d'une mise en page identique. C'est un codex très endommagé, car il a brûlé. Il ne contient que des fragments récupérés après un incendie de la bibliothèque Cotton, mais il enchaine le texte français (version du *Psautier d'Oxford*), avec passage à la ligne, à la suite du texte latin (version gallicane), verset

[19] *Cf.* Ruby (2010 : 188), qui suit l'opinion de Brayer/ Bouly de Lesdain (1967-1968), en affirmant que les « psautiers anglo-normands ne contiennent jamais l'ordinaire de l'office, ni les antiennes ni les litanies. Ils ne sont donc en aucun cas des livres destinés à la liturgie. De ce fait le statut de langue sacrée du latin s'estompe, le français étant plus volontiers mis à l'honneur ». Certains manuscrits ont pourtant des litanies à la fin et il est difficile de croire que le statut du Gallican s'estompe alors que les mots mêmes étaient sacrés.

par verset. Dans ce manuscrit, bien qu'il s'agisse d'une copie du *Psautier d'Oxford*, la page ne présente plus deux colonnes, comme dans le cas d'un autre manuscrit, de Maidstone, dans les Archives du comté du Kent, dans le dossier Fa z 1 (*cf.* Careri *et al.* 2011 : 108). Ce dernier ne renferme que les versets *Ps.* 55 : 7 – 59 : 10 et *Ps.* 68 : 15-70, mais ces fragments suffisent pour identifier le texte français avec un autre avatar du même *Psautier d'Oxford.*[20] Si le caractère fragmentaire des feuillets de Maidstone ne permet pas d'affirmer avec certitude le contenu du manuscrit en son entier, le cas du Vitellius permet d'observer que la fin du manuscrit contenait le Symbole de Saint Athanase, des prières, des cantiques et des litanies, tous en latin, tel dans le *Psautier d'Eadwine* (Careri *et al.* 2011 : 82). C'est-à-dire que les similitudes avec les précédents saxons sont trop évidentes pour être ignorées. D'où la conclusion qu'il est possible de considérer que la mise en page à colonnes peut être à l'origine des dispositions intercalées. Ou l'inverse, dans le cas, par exemple, des textes slavo-roumains.

Il existe aussi des véritables mises en page intercalaires dans le corpus français. Une traduction intercalaire est celle du *Psautier* dit *'de l'Orne'*. Il s'agit d'un bifeuillet qui a fait autrefois partie d'une reliure. Ce bifeuillet, conservé aujourd'hui à Paris, dans les Archives nationales, sous la côte ab XIX 1734 dans le dossier Orne, date du milieu du XIIe siècle et formait probablement le premier et le dernier feuillet d'un cahier ; c'est pourquoi il contient deux fragments d'une traduction en gloses interlinéaires des *Ps.* 77 : 40-62 et des *Ps.* 87 : 10 – *Ps.* 87 : 14. Or, il s'agit d'une glose interlinéaire et non pas d'un psautier à deux colonnes ;[21] cela fait que les choix de traduction suivent de très près la langue latine, à tel point qu'il est difficile de dire s'il s'agit d'une traduction différente ou d'une adaptation très libre de la version d'Oxford. S'ajoute ensuite la glose intercalaire du manuscrit Arundel 230 de la British Library. Le *Psautier d'Arundel*, appelé parfois le *Psautier de Londres*, constitue un exemple que l'on peut inclure dans la catégorie des traductions interlinéaires des psaumes (*cf.* Beyer 1887 ; Beyer 1888).[22] Il date de la fin du XIIe siècle[23] et, hormis

---

[20] Pour ce qui est de leur mise en page, elle donne l'impression d'être similaire à celle des psautiers doubles. Le texte a été transcrit sur deux colonnes, sauf qu'on n'observe plus deux versions autonomes. Les versets latins et français alternent à l'intérieur de chaque colonne, avec un passage à la ligne au changement linguistique. Il n'y a qu'un seul texte et la hiérarchie des langues dicte que le Gallican soit toujours copié en premier. *Cf.* Ruby (2010 : 180-181), qui l'inclut dans une catégorie de psautiers à versets alternés, avec le Vitellius.

[21] Samaran (1929), pour une édition ; et Hir (1961), pour d'autres questions d'ordre linguistique. *Cf.* Ruby (2010 : 183), qui ne considère pas qu'il s'agisse d'une glose, car « ce psautier porte des écritures de modules différents. Il s'agit bien ici de la même main, de la même écriture, mais d'un module simplement un peu plus petit, et pas du tout d'une écriture de glose ».

[22] A. Beyer édite également le texte latin.

[23] Le manuscrit est souvent daté de la deuxième moitié du XIIe siècle, mais cette datation peut être appliquée uniquement au texte latin des psaumes. La calligraphie de la traduction

le fait d'utiliser une glose intercalaire, n'a pas de points communs avec le *Psautier de l'Orne*. L'*Arundel* intègre mieux la série des psautiers doubles. Dans la plupart des cas, sa glose interlinéaire est servile aux choix de traduction du *Psautier d'Oxford*. On a pensé qu'il s'agirait d'une refonte de cette dernière. Mais il y a quelque chose de plus à observer. Son copiste a transcrit le texte français sous une autre forme dans la marge de droite du f. 7r. Il s'agit de la traduction du premier psaume, en répétant deux fois le premier verset, mais elle prend la forme d'une petite colonne. Il est donc fort possible que le copiste a eu d'abord l'intention de transcrire des colonnes marginales avant d'envisager la rédaction de la glose intercalaire, que la glose est évoluée à partir de la mise en page à colonnes. À nos yeux, ce manuscrit fait penser au cas anglo-saxon du codex de Cambridge, Bibliothèque de l'Université, Ff. 1. 23. La glose anglo-normande, développée sous forme d'alternance de texte bilingue, confirme l'hypothèse de travail. Il peut effectivement s'agir d'une influence des pratiques déjà consacrées par le milieu culturel insulaire dans la mesure où les gloses intercalaires vieil-anglaises attestaient des évolutions dans les mises en page. Le *Psautier d'Eadwine* ne serait alors que la pointe de l'iceberg.

Observons dans un deuxième temps qu'il s'agit de la même mise en page que celle d'un des avatars du *Tétraévangile de Sibiu*. Remarquons que la copie du prêtre Bratul (1559-1560), bilingue, a un texte slavon et roumain présenté de manière intercalaire. L'option d'intercaler le texte slavon et roumain dans le *Codex Bratul* par un choix de l'encre utilisée (noir ou rouge) est abandonnée vers la fin du manuscrit, où le copiste écrit des pages entières avec le même type d'encre.[24] Il est utile de noter ici une ressemblance avec ce qui s'est passé dans la transcription de l'*Arundel*, où le copiste a essayé d'abord une mise en page à colonnes, en renonçant par la suite pour préférer la glose interlinéaire. Et la comparaison ne s'arrête pas là. La situation du *Codex Bratul* peut être confrontée à la manière dont le traducteur de la deuxième version française du *Livre des Proverbes* préfère transcrire des morceaux de plus en plus grands de texte lorsqu'il avance dans sa traduction, mais aussi à la première traduction des *Proverbes*, faite par Samson de Nanteuil, où on retrouve la même situation.[25] Le processus de rédaction, pris sur le vif, permet alors d'observer un trait typiquement humain : la fatigue qui s'impose après plusieurs jours ou semaines de rédaction, le besoin de finir plus vite avec la copie. Il n'est pas insensé d'expliquer les différentes mises en page par ces traits fondamentaux de l'écriture, peu importe l'alphabet et la

française interlinéaire fait penser à une époque ultérieure. *Cf.* Careri *et al.* (2011 : 68), qui répètent la même datation, tout en décrivant les traits particuliers de cette main de copiste.

[24] Pour toutes ces observations et pour celles citées par la suite, voir *Codicele Bratul*, Alexandru Gafton (éd.), version en ligne (présentation des textes, p. 3 ; *http://media.lit.uaic.ro/gafton/filo/prezentare.html*).

[25] Voir sur ce propos les deux textes dans les éditions de Tony Hunt (deuxième traduction des Proverbes, *Les Paroles Salomun*, Tony Hunt éd., Manchester : Anglo-Norman Text Society, University of Manchester, 2012) et C. C. Isoz, éd. cit. (pour Samson de Nanteuil).

période où les textes bilingues ont été rédigés. Que le *Codex Bratul* n'est pas la source de cette traduction, mais une refonte d'une ancienne version, cela repose sur un autre trait caractéristique du processus d'écriture : il arrive par moments que le copiste soit si absorbé par la lecture d'une source qu'il oublie de changer d'encre et continue à transcrire des morceaux de texte avec la couleur inverse. Or, le même problème arrive avec le copiste du texte de Samson de Nanteuil, qui ne différencie pas parfois la traduction du texte biblique de la glose qui suit. Si ces observations portent aussi sur le cas de l'*Apostol*, la traduction roumaine des Actes des Apôtres copiée dans le même *Codex Bratul*, c'est parce que cet autre texte a été également copié sous forme intercalaire, mais que la source, le texte original, n'était pas intercalée. Ensuite, le *Codex Bratul* témoigne également d'une affaire encore plus proche de celle de l'*Arundel*. Si le copiste de l'*Arundel* a procédé à une réétymologisation (latinisation forcée) de la version du *Psautier d'Oxford*,[26] celui du *Codex Bratul* a apparemment slavisé une traduction faite à partir de l'allemand, quoique cette idée nécessite quelques précautions de plus. Il est donc risqué de considérer que la slavisation du texte dans le *Codex Bratul* serait un essai de rendre la traduction canonique, d'expliquer l'usage par la forme. Le cas de l'*Arundel* montre que ce choix peut avoir plusieurs raisons ou significations. Nous ne savons pas si la mise en page peut témoigner de la fabrique du texte. Il vaut mieux relativiser tout, pour ne pas partir sur des mauvaises bases d'interprétation.

Notons ensuite le problème posé par la troisième version du *Tétraévangile* roumain, publiée par le diacre Coresi en 1561. L'élimination, dans cette autre version, du texte slavon du *Codex Bratul* a fait penser que le texte roumain gagnerait en autonomie (Mareş 1982 : 196-200). Ses rapports avec les versions antérieures permettraient d'envisager des usages différents pour les trois stades d'évolution marqués par les trois versions : celle de Sibiu, présumée protestante et de rédaction saxonne, serait destinée à une banale lecture individuelle ; celle du prêtre Bratul, intercalaire, serait utile en quelque sorte dans la liturgie (d'où les péricopes concernant les jours des lectures dans l'église) ; enfin celle de Coresi serait effectivement imprimée pour des besoins liturgiques (Gheţie/ Mareş 1994 : 67). Mais à vrai dire cette reconstitution repose sur une périodisation des mises en page (monolingue > bilingue > monolingue) et sur une reconstitution de l'original perdu. Le fait d'envisager un original monolingue dérive du besoin de juger que cet original a été fait par un Saxon. Cependant, pourquoi ne pas revenir en arrière, non pas nécessairement à la possibilité qu'elle soit traduite à partir du slavon (Gheţie/ Mareş 1985 : 345), mais au simple fait de questionner ces traits de prononciation « saxons » ? En fin de compte, si ces traits de prononciation « saxons » ont été également identifiés dans *Codex de Voroneţ*,[27] en quoi consiste la différence entre eux et les influences latines ?[28]

---

[26] Pour la technique de traduction dans le Psautier d'Arundel, voir Pignatelli (2015).

[27] *Codicele Voronețean*, ediţie critică, studiu filologic şi studiu lingvistic de Mariana Costinescu, Bucureşti : Editura Minerva, 1981, p. 88.

[28] *Cf. ibid.*, p. 64-66.

À ce propos, il est intéressant de noter les oscillations des différentes hypothèses de travail, à commencer par l'ancienne interprétation d'Ion Gheţie, qui croyait que les versions roumaines simples dérivent des versions bilingues (Gheţie 1971 : 280). D'autres hypothèses envisageaient que le prototype des traductions des Psautiers a été monolingue (Mareş 1982a : 260). Et le même Ion Gheţie est arrivé à la conclusion que le texte a pu être rédigé à Sibiu, par le même traducteur qui aurait pu traduire le *Tétraévangile*, avant d'être recopié dans les monastères moldaves, où il pouvait être confronté avec le texte slavon qui l'accompagnait dans ces copies (Gheţie 1982 : 181). Cette fragile périodisation se fonde d'ailleurs partiellement sur celle des psautiers. Le *Psautier de Voroneţ*, copie lacunaire datant de 1551-1558, serait le premier de toute une série de copies bilingues slavo-roumains et intercalaires de ce type. Cependant, le plus ancien psautier roumain serait le *Psautier Hurmuzaki*, monolingue, mais qui peut réellement savoir s'il n'y a pas peut-être une autre manière de permuter le *stemma codicum* de ces manuscrits ?

Voici pourquoi nous faisons cette affirmation : parce que le *Psautier Hurmuzaki* a été longtemps la pomme de la discorde pour les spécialistes des premiers textes roumains,[29] de la même manière que le *Psautier d'Oxford* l'a été pour les chercheurs intéressés par les premières traductions françaises. Ces derniers se sont disputés pour le statut du manuscrit d'Oxford : serait-il la copie ou l'original ? Ce psautier français, la plus ancienne version de la traduction la plus répandue[30] se trouve dans le manuscrit Douce 320 de la Bibliothèque Bodléienne. Il est un codex français monolingue, daté du milieu du XIIe siècle et produit en Angleterre.[31] Le texte, transcrit sur une seule colonne, contient la traduction intégrale des 150 psaumes de la version gallicane, suivie par les cantiques d'Isaïe, Ézéchiel, Anne, Moïse, Habacuc, ainsi que celui de Moïse et des enfants d'Israël.[32] Or, jusque récemment, on a affirmé que le *Psautier d'Oxford* serait dérivé, malgré son ancienneté parmi les psautiers anglo-normands de son groupe, d'un psautier bilingue perdu. Ce n'est qu'en 2010 qu'un article de Ian Short, Maria Careri et Christine Ruby a proposé une interprétation différente, en considérant que le *Psautier d'Oxford* serait l'original autographe de cette traduction et que les autres témoins, bilingues, seraient dérivés de lui (Short

[29] Voir un bilan chez Gheţie (1974b).

[30] Pour tous les manuscrits des XIIe-XIIIe siècles dérivés de la tradition du Psautier d'Oxford, voir Dean/ Boulton (1999 : 239-240).

[31] Il se trouvait dans l'abbaye bénédictine de Montebourg, en Normandie, au début du XIVe siècle, où il a été relié avec une traduction de la Règle de Saint Benoît, que l'on date traditionnellement de la première moitié du XIIIe siècle. C'est la raison pour laquelle il a été longtemps appelé le « Psautier de Montebourg » (la nouvelle dénomination, utilisée de nos jours, tient compte du lieu de conservation).

[32] Pour une première édition, voir *Libri psalmorum,* éd. cit. ; *cf.* la nouvelle édition : *The Oxford Psalter (Bodleian MS Douce 320)*, Ian Short (éd.), Oxford : Anglo-Norman Text Society, 2015.

et al. 2010).[33] De plus, ce psautier en langue vernaculaire serait traduit d'après la version latine gallicane conservée dans le *Psautier de St Albans* (manuscrit de Hildesheim, paroisse Saint-Gothard, no. 1), un témoin qui contient aussi l'un des textes les plus anciens de la littérature française : la *Chanson de Saint Alexis*.

C'est en fonction de cette découverte que nombre de théories concernant les usages des traductions françaises des psaumes peuvent être réévaluées. Celles qui restent sont celles qui ont été les plus prudentes. Geneviève Hasenohr affirme par exemple à propos des traductions du psautier que « ces livres d'apparat étaient utilisés à une préparation, à une remémoration des lectures bibliques de la messe » (Hasenohr 1990 : 317). Et Rector (2010) a proposé une hypothèse similaire, concernant l'utilisation du Psautier d'Oxford. Ce serait une traduction conçue pour un usage privé, utile dans le contexte de la méditation et des pratiques de la lecture dévotionnelle, et non pas dans celui de l'exégèse.[34] Néanmoins, la *Parva Glossatura* du Psautier d'Eadwine occupe la même position que la traduction vieil-anglaise et celle en ancien français. S'ajoutent aussi les tables des matières de certains psautiers doubles, qui semblent copier les psautiers liturgiques. De quoi s'agit-il, en réalité ? D'un usage privé qui copie l'usage liturgique ? D'un usage copiant la mise en page savante ? De tous les deux en même temps ? Ou d'un simple jeu ?

Prenons un exemple. Dans le cas du manuscrit Cotton Vitellius e IX de la British Library, l'usage privé, aisément deviné en fonction de la taille des feuillets (190 x 145 mm) et commun à d'autres psautiers bilingues de son époque, n'a plus un caractère indéfini. Si l'utilité immédiate du manuscrit reste énigmatique, son propriétaire devait être au moins un membre du clergé. Or, rien n'empêche que ces traductions soient utilisées d'une autre manière dans l'église. Il existe des précédents analogues dans la littérature anglaise, quoiqu'il ne s'agisse jamais d'une utilité clairement liturgique. Les chercheurs qui ont tenté de reconstituer le contexte culturel et religieux d'un tel groupe de psautiers anglais du XIe siècle pensent que les manuscrits en question encourageaient plutôt l'usage de la langue vernaculaire dans la prédication,[35] dans une interprétation très proche de celle proposée par P. P. Panaitescu pour les textes slavo-roumains. Il est donc naturel de ne pas imaginer un usage différent pour les traductions françaises, car il est difficile d'accepter que le vecteur

[33] L'argumentation part d'une constatation faite par Rodney Thompson, auteur du catalogue de la bibliothèque de St Albans, qui avait observé que la main du scribe B du Psautier de St Albans, travaillant entre 1130-1160, ressemble à celle du copiste qui a transcrit la traduction française des psaumes dans le manuscrit Douce 320.

[34] *Cf.* Rector (2009 : 205), qui contient une première ébauche de ces idées.

[35] Lenker (2005), qui observe d'abord les similitudes entre les manuscrits anglais des traductions des Évangiles et un groupe de manuscrits haut-allemands plus tardifs. Toutes les deux catégories de manuscrits contenaient des annotations à caractère liturgique. Pour U. Lenker, les manuscrits anglais n'étaient pas utilisés dans la liturgie même, mais en tant que simples accessoires de la messe.

principal de la Réforme grégorienne en Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry (une ville où plusieurs psautiers doubles ont été produits), aurait empiété sur les conseils de Rome, en particulier quand le Pape devait imposer le primat de la langue latine. Néanmoins, nous n'avons aucune preuve certaine. Les preuves sont, tel dans le cas roumain, contradictoires. Il est alors plus prudent d'insérer les traductions françaises des psaumes en un mouvement de travaux médiolatins sur les textes bibliques, qui coïncidait avec un horizon d'attente insulaire. Il faut pourtant être conscient que cette interprétation n'est pas une conclusion ; ce n'est qu'une énième hypothèse de travail. En tous cas, ces traductions n'étaient pas faites pour un usage séculier.[36]

Nous identifions ainsi l'une des raisons de ce type de traduction de psaumes, mais il ne faut pas exagérer, car l'intérêt pour les psaumes est une constante de l'exégèse médiévale en général. Quels que soient les éclaircissements apportés par la philologie, par l'histoire de la littérature ou par l'exégèse biblique, il sera impossible de dégager clairement l'importance des psautiers. Une partie étant constituée par des manuscrits de luxe, tel celui d'Eadwine, il vaut mieux prendre en compte la possibilité qu'il s'agit (dans ces cas particuliers) de simples jeux de mise en page, sans aucune utilité liturgique directe, dans un manuscrit dont le texte latin principal (du Gallican) avait pour autant une fonction liturgique manifeste. L'*Eadwine* était sans doute censé être le plus riche de son temps, tant du point de vue matériel que sous un angle textuel.[37] N'oublions pas non plus, dans un second temps, que la *Parva Glossatura* occupe la place la plus importante parmi les textes auxiliaires du *Psautier*

[36] Il est difficile de parler d'un usage séculaire de nos psautiers. Solopova (2013 : XIII) a essayé de définir une typologie des *psalters for lay persons* conservés dans les collections de la Bodléienne : elle identifie une série de psautiers ayant des calendriers qui ne contiennent pas les marqueurs d'un usage particulier, avec un manque de cohérence entre le calendrier initial et la litanie finale, mais aussi la présence des prières élémentaires (*Ave Maria* et *Pater noster*) accompagnées par des transcriptions de l'alphabet et par des textes expliquant les bases de la doctrine chrétienne. Or, nos psautiers ne manifestent pas ces caractéristiques, ou ne les manifestent pas de manière évidente. Observons dans un second temps que la même situation caractérise l'aire culturelle orientale. À Byzance, les Psautiers conçus pour les femmes, identifiés par des preuves collatérales, ne diffèrent pas non plus des autres Psautiers de leur époque (Parpulov 2014 : 117-122). Les tentatives d'études de genre, telle celle proposée par Stroumsa Uzan (2015) pour les manuscrits d'Arras de la seconde moitié du XIIIe siècle, sont sujets à caution (Margo Stroumsa Uzan considère par exemple que les livres d'heures étaient réservés aux femmes, tandis que les psautiers étaient copiés pour les hommes).

[37] L'analyse paléographique de Webber (1992 : 13-20) renforce cette interprétation : la mise en page du Psautier d'Eadwine a été apparemment décidée dès le début de sa création et la présence de plusieurs mains de copistes pour les textes latins (trois copistes), vieil-anglais (cinq) et ancien français (deux scribes) n'a dicté aucun changement majeur dans la structure du codex-collage en question.

d'Eadwine. Elle est transcrite sur les marges du Gallican, alors que les deux traductions (anglaise et française) occupent l'interligne des versions qui n'avaient pas d'utilité pour la liturgie. Nous avons là toutes les preuves indispensables pour affirmer que les deux traductions vernaculaires jouaient un rôle similaire à celui joué par la glose savante latine. Cela explique leur apparition dans le manuscrit : elles sont des imitations de la glose médiolatine. Le fait qu'elles sont transcrites de manière intercalaire, alors que la glose d'Anselme occupe une position marginale, correspond aux pratiques des gloses qui leur étaient contemporaines.[38]

Cela signifie que l'*Eadwine* s'inscrit, du point de vue de la mise en page et de la mise en texte, dans une mouvance de manuscrits savants de la même époque qui influençait déjà la jeune tradition en langue vernaculaire. La seule différence est que l'*Eadwine* fait preuve d'une exubérance iconographique et textuelle sans précédent. En partant d'un modèle tripartite du psautier, il ajoute la richesse matérielle (or et argent pour les initiales), l'art (influencé par un manuscrit apparenté au *Psautier d'Utrecht*), les gloses de Laon (dernière mode du Continent) et la traduction vieil-anglaise (une mode locale). La rédaction d'une version française tiendrait donc compte, d'une part, du précédent représenté par le *Psautier d'Oxford* et les témoins de sa tradition ; d'autre part, des influences locales (saxonnes) et continentales (Laon, Utrecht).

Il est peut-être utile de signaler ici que la mise en page des psautiers doubles n'est pas nécessairement nouvelle non plus. Il existe des précédents vieil-anglais, le témoin unique de ce type de mise en page étant le *'Psautier de Paris'* (Bibliothèque nationale de France, f. lat. 8824, de la deuxième moitié du XIe siècle),[39] quoiqu'ils ne constituent pas la source, mais une évolution apparentée, semblable à celle du *Psautier d'Arundel*, où le texte en langue vernaculaire jouait le rôle des gloses marginales. Pour nous, les origines des psautiers doubles seraient à chercher, si l'on regarde la tradition médiolatine, dans les *cum textu* qui occupent graduellement la marge extérieure des psautiers glosés, cette mise en page qui forme une colonne autonome à partir de la *Media Glossatura* de Gilbert de Poitiers. Cette hypothèse de travail

---

[38] Les premières gloses savantes étaient intercalaires et marginales dans le même temps, celles des manuscrits anglo-saxons aussi. Nous les retrouverons plus tard dans les premières attestations de la *Glossa Ordinaria*, avec une mise en page qui venait de gagner en prestige et en stabilité à l'époque où le Psautier même d'Eadwine a été copié, après des tâtonnements comme ceux attestés par la mise en page du Psautier d'Arundel.

[39] Voir *e. g.* Toswell (2014 : 278-279). *Cf. The Paris Psalter: ms. Bibliothèque nationale, fonds latin 8824*, Bertram Colgrave (éd.), Copenhague : Rosenkilde & Bagger (« Early English Manuscripts in facsimile », VIII), 1958, qui a fait une édition. Dans le manuscrit latin 8824, produit en Angleterre dans la deuxième moitié du XIe siècle, on trouve la traduction en prose vieil-anglaise des *Ps*. 1-50 (f. 1^r^-63^v^), suivie par une traduction métrique anglo-saxonne des *Ps*. 51-150 (f. 64^r^-175^v^). Le reste du manuscrit conserve le texte latin sans traduction vieil-anglaise et la fin de la matière des psautiers : cantiques, litanies et prières diverses (f. 176^r^-186^v^). *Cf.* Ruby (2010 : 170), qui le mentionne en passant.

explique pourquoi le français occupait toujours la première colonne, de gauche, dans le texte principal du manuscrit (le psautier), parce qu'il constituait la langue principale du codex. Il s'agit peut-être d'un modèle apparenté aux psautiers doubles, où le Gallican est toujours copié à l'intérieur de chaque feuillet, avec le texte français dans la colonne de la marge extérieure, inspiré peut-être des gloses médiolatines *cum textu*.

L'illustration idéale de cette hypothèse de travail est l'un des manuscrits latins dont parle M. J. Toswell, ces témoins produits au temps de l'occupation normande. Il s'agit de la *Grande Bible de Lincoln*, en deux volumes qui composent une version complète de la Bible. La fin du deuxième codex, conservé aujourd'hui à Cambridge (Trinity College, B.5.2), contient le psautier gallican, incomplète de sa fin (les Ps. 1-144 uniquement) et transcrit sur la moitié de chaque feuillet dans une mise en page à deux colonnes. La deuxième colonne n'a jamais été complétée et Toswell (2014 : 385-389) pense qu'elle était sans doute réservée pour la transcription de l'*Hebraicum*. Néanmoins, l'existence d'une vraie mode des psautiers doubles, bilingues à deux colonnes, permet de supposer aussi que la deuxième colonne de cet autre codex aurait pu être réservée à une traduction en langue vernaculaire. Le seul indice à prendre ici en compte est la technique de transcription du scribe, qui a attentivement copié chaque verset ligne par ligne. Il avait sans doute l'intention de copier un texte correspondant sur l'autre colonne et cette technique de transcription est le seul témoignage qui élimine la possibilité d'y imaginer un commentaire latin ou vernaculaire *cum textu*.

Il reste un dernier point à mentionner. Il faut comparer nos psautiers avec une autre tradition qui surgit à la même époque, en Sicile, se situant toujours dans une mouvance culturelle normande. Le psautier trilingue (grec-latin-arabe) du manuscrit Harley 5786 de la British Library a été produit à Palerme entre 1130-1153.[40] Quoiqu'il n'y ait aucun classement des langues mises en parallèle – le grec, le latin et l'arabe jouissaient du même prestige dans le royaume normand méridional – il est peut-être utile d'observer qu'il y a au moins une ressemblance entre sa mise en page et celle des psautiers insulaires, doubles ou triples. Mais il existe d'autres points de contact entre les manuscrits insulaires et le codex trilingue de Sicile. Il arrive que le manuscrit Harley 5786 et le *Psautier d'Eadwine* (trilingues) témoignent de certains liens de parenté. Ils ont les mêmes *tituli* latins pour les *Ps.* 5 et 7 de la version hébraïque du psautier et cela permet de les classer dans une petite sous-famille au sein de l'énorme tradition des psautiers de leur époque (Pfaff 1992 : 91, note 12).[41] Cela signifie que

[40] Le manuscrit est daté par une annotation latine du feuillet 173^{v} qui mentionne la date du 8 janvier 1153. La main qui a transcrit cette annotation ne correspond pas à celle qui a copié le texte latin du Psautier. *Cf.* Devréesse (1955 : 40) ; Canart/ Leroy (1977 : 256, 258).

[41] Le même *titulus* pour le *Ps.* 7 – mais non pas le *Ps.* 5 – se trouve dans le manuscrit Additional 18859 de la British Library. Le Psautier d'Eadwine fait partie d'un groupe de manuscrits

l'hypothèse de travail qui envisage également une influence externe n'est pas si absurde que l'on pourrait estimer.

Pour ce qui est du psautier Harley 5768, il faut noter que la version arabe des psaumes est melkite ; elle a été traduite à Antioche au milieu du XIe siècle à partir d'un texte-source grec (Graf 1944 : 116-119). Or, très peu de traductions arabes des psaumes circulaient en Europe occidentale et celles que l'on connaît par exemple pour la péninsule ibérique n'ont pas de rapports avec l'Orient (Roisse 2004 : 214-215).[42] Le manuscrit Harley 5786 fait donc partie d'un groupe de plusieurs manuscrits bibliques multilingues datés des XIe-XIIe siècle qui ont des rapports très clairs avec l'Orient, en particulier les manuscrits appartenant à l'aire culturelle de l'Italie du Sud. Nous mentionnons les cas les plus édifiants. Un autre psautier trilingue est conservé aujourd'hui à Naples, Bibliothèque nationale, Cod. gr. 20. Il date du XIe siècle et renferme une version grecque du psautier, avec des traductions latines et arabe ultérieures faites dans les marges de droite et inférieure.[43] Deux fragments de feuillets conservés à Vienne dans la Bibliothèque nationale d'Autriche (les K 11346 Pap) gardent une copie de lectionnaire trilingue copte-grec-arabe. Ils sont datés des IXe-Xe siècle, mais il peut arriver que les ajouts datent également du XIIIe siècle (Cramer 1967-1968). Le manuscrit de Venise, Bibliothèque marcienne, gr. 11 (coll. 379), renferme la version grecque-latine-arabe d'un *praxapostolos* (Mioni 1981 : 16-17). Parfois il s'agit uniquement d'une version bilingue, comme dans les psautiers anglo-normands doubles que nous venons d'analyser. Le Suppl. gr. 911 de la Bibliothèque nationale de Paris contient par exemple des Évangiles en grec et arabe datées de 1043 (Géhin 1997). Il est alors évident que le Harley 5786 n'est que la pointe d'un autre iceberg mal connu, tel l'Eadwine. Et la tradition dont il fait partie, le fait de juxtaposer deux ou plusieurs versions du texte sacré, n'est pas nouvelle.

---

qui comprend le Harley 5786 ; le manuscrit de Karlsruhe, Bibliothèque du land de Bade, Aug. XXXVIII ; celui de Reims, Bibliothèque municipale, 15 ; le manuscrit de Vienne, Bibliothèque nationale d'Autriche, lat. 1861 ; celui de Londres, British Library, Cotton Vitellius E XVIII ; un autre de Rome, Biblioteca Vallicelliana, E. 24 ; et enfin le Vatican, Bibliothèque apostolique, Pal. lat. 39. *Cf.* Pfaff (1992 : 94), qui considère que la version romane et celle hébraïque du Psautier d'Eadwine concordent à celles transcrites dans le manuscrit trilingue de Reims.

[42] Il s'agit du psautier en vers de Hafs, conservée dans le manuscrit Cod. & 120 sup. de la Bibliothèque ambrosienne de Milan (*cf.* l'introduction de l'édition d'Urvoy, 1994, p. I-XXII) ; des manuscrits Cod. ar. 5 et Cod. lat. 13001 de la Vaticane ; et de l'Additional 9060 de la British Library. Ces traductions des psaumes ont été rédigées localement et représentent des versions indépendantes faites à partir d'un texte latin.

[43] *Olim* Vienne, Bibliothèque nationale d'Autriche, suppl. gr. 94. Savage-Smith (2005 : 93, note 37). *Cf.* Mioni (1992 : 32-33).

Elle représente la continuation d'une longue tradition autour de la Méditerranée (orientale aussi bien qu'occidentale).[44]

Les psautiers bilingues ou trilingues d'Angleterre ne seraient alors pas des inventions développées spontanément. Si le rôle joué par les témoins manuscrits plus anciens, anglo-saxons, est indéniable, nul ne pourra nier qu'il peut s'agir aussi d'une influence concomitante orientale. Le XIIe siècle est l'âge de la découverte de cet Orient longtemps oublié. Il est donc impérieux de prendre des précautions et nous envisageons uniquement la banale possibilité que les codex plurilingues, dont les psautiers normands représentent une sous-catégorie, s'inscrivent dans une (plus grande) dynamique des textes de leur temps. Nous ne savons pas non plus d'où vient-elle la tradition des *catenae* et *cum textu* latins qui surgissent à la même époque dans la tradition manuscrite des gloses de Gilbert de Poitiers. Elles peuvent aussi avoir pour origine des précédents orientaux de même que des précédents locaux. En Orient, les commentaires des psaumes connaissent des mises en page similaires dès la fin de l'Antiquité. Les gloses orientales, désignées aujourd'hui *catenae*, selon la terminologie latine, s'appelaient *συναγωγές ἐξηγήσεων* et la catégorie la plus nombreuse rassemble les commentaires des psaumes.[45] Pourquoi ne pas alors transférer le même genre de précautions dans le cadre des mises en page des textes slavo-roumains ? Il est tout à fait raisonnable d'y entrevoir la possibilité que les différentes dispositions de ces autres textes sont issues à leur tour d'un creuset d'influences de premier et de second degré. Si les traces d'un rapport avec la tradition savante sont complètement absentes du corpus roumain, cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas d'autres influences à envisager.

L'approche comparatiste se doit de prendre en compte une pluralité de causes et un nombre limité des solutions qu'un copiste bilingue avait à sa disposition pour confronter une traduction à un texte-source. Les textes français attestent une relation très prononcée avec les commentaires latins savants de leur époque. Leur création dépend d'une certaine manière de ces commentaires. Or, il est intéressant de répéter encore une fois notre dernière observation : les textes roumains n'ont rien à voir avec le commentaire, la glose, la *catena* savante. Ils sont dans une démarche purement utilitaire, qui s'explique partiellement par un usage liturgique des textes principaux.

---

[44] On pourrait ajouter à la même série le célèbre *Codex Laudianus* (Oxford, Bibliothèque bodléienne, Laud. gr. 35), qui renferme une version bilingue grecque-latine des Actes des apôtres, rédigée en Sardaigne au VIe siècle ; ou le *Codex Boernerianus* (Dresde, Bibliothèque du land de Saxe et de l'Université, A 145).

[45] C'étaient des collections d'exégèses, de plusieurs types. Le premier type de *catena* palestinienne, par exemple, était une *catena* simple, tandis que le deuxième type ressemble au *cum textu* des commentaires latins du XIIe siècle. *Cf.* Dorival (1985, la partie introductive : 210-212, *e. g.*). Pour un inventaire de toutes les *catenae* orientales des psaumes, voir *Clavis Patrum Graecorum*. Vol. IV. *Concilia, Catenae*, Mauritius Geerard (éd.), Turnhout : Brepols (« Corpus Christianorum, Clavis Patrum Graecorum »), 1980, 188-211.

Il faut donc chercher du côté des différences pour identifier la raison principale des similitudes entre les *corpora* français et roumains. Cette différence par rapport au corpus français est que la tradition roumaine connaît des traductions manifestes de livres d'usage liturgique, qui servent directement dans la messe. L'apparition du *Molitvenic* de Coresi (1567-1568), du premier *Octoih* (1595-1610) ou du *Liturghier* de Dosoftei (1679) constitue le signe d'un nouveau monde, des rapports avec les Protestants. Néanmoins, il est tout aussi difficile d'envisager que ces textes constituent un ensemble cohérent, parce qu'il y a quelque chose que nous n'avons pas encore observé. Comment expliquer la postérité des traductions anglo-normandes du Psautier, avec une langue bizarre, calquée sur le latin de la *Vulgate*, qui n'a pas donné suite à de nombreuses évolutions néologiques de ce type dans la langue française littéraire du Moyen Âge ? Comment expliquer la postérité des textes 'rhotacisants' dans l'espace roumain, qui n'ont jamais pu généraliser un 'rhotacisme' littéraire ? Il est évident que les deux traditions étaient des expériences.

Pourquoi toutes ces similitudes sinon parce qu'elles étaient inhérentes à la traduction, à l'écriture, à la mise en page ? Comment peut-on juxtaposer deux textes sinon en parallèle (en bloc), par segments de texte (chapitres, paragraphes, énoncés) ou par calque intercalaire, en arrivant jusqu'à l'unité minimale sémantique. Si la forme est identique dans les deux *corpora* comparés, cela ne veut pas dire que la signification ou utilité de leurs textes est la même. Le problème est le fait de chercher du sens dans la forme. L'étude de la forme ne va pas clarifier le sens caché du texte, parce que la forme même est générative. Le simple fait d'opposer deux langues dans un seul manuscrit génère ces types de mise en page. Le reste est silence, ou l'arbitraire de Ferdinand de Saussure.

BIBLIOGRAPHIE

Avril, Françoise/ Danz Stirnemann, Patricia, 1987, *Manuscrits enluminés d'origine insulaire. VIIe-XXe siècle*, Paris : Bibliothèque nationale, no. 75.

Beyer, A., 1887, « Die Londoner Psalterhandschrift Arundel 230 », in *Zeitschrift für romanische Philologie* 11, 513-534.

Beyer, A., 1888, « Die Londoner Psalterhandschrift Arundel 230 (S. Ztschr. XI 513) », in *Zeitschrift für romanische Philologie* 12, 1-56.

Brayer, Édith/ Bouly de Lesdain, Anne-Marie, 1967-1968, « Les prières usuelles annexées aux anciennes traductions du Psautier », in *Bulletin de l'Institut de recherche et d'histoire des textes* 15, 69-120.

Brown, George H., 1999, « The Psalms as the Foundation of the Anglo-Saxon Learning », in *The Place of the Psalms in the Intellectual Culture of the Middle Ages*, Nancy Van Deusen (éd.), Albany : State University of New York Press, 1-24.

Canart, Paul/ Leroy, Julien, 1977, « Les manuscrits en style de Reggio. Étude paléographique et codicologique », in *La Paléographie grecque et byzantine. Paris 21-25 octobre 1974*, Paris : Éditions du CNRS, 241-261.

Careri, Maria/ Ruby, Christine/ Short, Ian, 2011, *Livres et écritures en français et en occitan au XIIe siècle. Catalogue illustré*, avec la collaboration de T. Nixon et P. Stirnemann, Rome : Viella.

Ciobanu, Ştefan, 1941, « Începuturile scrisului în limba română », in *Analele Academiei Române. Memoriile secţiunii de literatură* 10, 43-54.

Costinescu, Mariana, 1982, « Versiunile din secolul al XVI-lea ale 'Apostolului'. Probleme de filiaţie şi localizare », in *Cele mai vechi texte româneşti. Contribuţii filologice şi lingvistice*, Ion Gheţie (éd.), Bucarest : Universitatea din Bucureşti, Institutul de Lingvistică, 93-145.

Cramer, Maria, 1967-1968, « The Vienna Folio and Fragments of the Coptic-Greek-Arabic Holy Week Lectionary from Scetis », in *Bulletin de la société d'archéologie copte* 19, 49-56.

Dean, Ruth J./ Boulton, Maureen Barry MacCann, 1999, *Anglo-Norman Literature : A Guide to Texts and Manuscripts*, Londres : Anglo-Norman Text Society, no. 445.

Devréesse, Robert, 1955, *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale, Histoire, classement, paléographie*, Vatican : Biblioteca Apostolica Vaticana.

Dorival, Gilles, 1985, « La postérité littéraire des chaînes exégétiques grecques », in *Revue des études byzantines* 43/ 1, 209-226.

Earle, Tom, 2006, « Three Portuguese Best-Sellers in Early Modern Oxford and Cambridge (with a finding list) », in *The Treaty of Windsor (1386) and 620 Years of Anglo-Portuguese Relations*. Papers Presented at a Conference Organised by the Instituto Camões Centre for Portuguese Language, on 18 October 2006, in the Dorfman Room, St. Peter's College, Teresa Pinto Coelho (éd.), 2006, en ligne : *http://www.mod-langs.ox.ac.uk/files/windsor/4_earle.pdf* [26 janvier 2015].

Gafton, Alexandru/ Arvinte, Vasile, 2007, *Palia de la Orăştie (1582)*. II. *Studii*, Iaşi : Editura Universităţii « Alexandru Ioan Cuza ».

Géhin, Paul, 1997, « Un manuscrit bilingue grec-arabe, BnF, Supplément grec 911 (année 1043) », in *Scribes et manuscrits du Moyen-Orient*, François Déroche, François Richard (éd.), Paris : Bibliothèque nationale de France, 161-175.

Gheţie, Ion, 1971, « Cîteva observaţii filologice asupra Codicelui Voroneţean », in *Studii şi cercetări lingvistice* 22, 277-282.

Gheţie, Ion, 1974a, *Începuturile scrisului în limba română. Contribuţii filologice şi lingvistice*, Bucarest : Editura Academiei Republicii Socialiste România.

Gheţie, Ion, 1974b, « Psaltirea Hurmuzaki – copie sau original ? », in *Studii de limbă literară şi filologie* 3, 241-259.

Gheţie, Ion, 1982, « Contribuţii la localizarea psaltirilor româneşti din secolul al XVI-lea », in *Cele mai vechi texte româneşti. Contribuţii filologice şi lingvistice*, Ion Gheţie (éd.), Bucarest : Universitatea din Bucureşti, Institutul de Lingvistică, 147-182.

Gheţie, Ion/ Mareş, Alexandru, 1985, *Originile scrisului în limba română*, Bucarest : Editura ştiinţifică şi pedagogică.

Gheţie, Ion/ Mareş, Alexandru, 1994, *Diaconul Coresi şi izbînda scrisului în limba română*, Bucarest : Minerva.

Gibson, Margaret, 1992a, « The Latin Apparatus », in *The Eadwine Psalter. Text, image, and monastic culture in twelfth-century Canterbury*, Margaret Gibson, T. A. Heslop, Richard W. Pfaff (éd.), Londres-University Park PA : Modern Humanities Research Association-Pennsylvania State University Press, p. 108-122.

Gibson, Margaret, 1992b, « Conclusions: The Eadwine Psalter in Context », in *The Eadwine Psalter. Text, image, and monastic culture in twelfth-century Canterbury*, Margaret Gibson,

T. A. Heslop, Richard W. Pfaff (éd.), Londres-University Park PA : Modern Humanities Research Association-Pennsylvania State University Press, 209-212.

Graf, Georg, 1944, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. 1, Vatican : Bibliotheca Apostolica Vaticana.

Gretsch, Mechthild, 2005, « The Roman Psalter, its Old English Glosses and the English Benedictine Reform », in *The Liturgy of the Late Anglo-Saxon Church*, Helen Gittos, M. Bradford Bedingfield (éd.), Londres : Boydell Press, Henry Bradshaw Society (« Subsidia », 5), 13-28.

Hasenohr, Geneviève, 1990, « Traductions et littérature en langue vulgaire », in *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, dir. Henri-Jean Martin, Jean Vezin, [*s.l.*] : Éditions du Cercle de la Librairie – Promodis, 229-352.

Hir, Y. Le, 1961, « Sur les traductions en prose française du Psautier », in *Revue de linguistique romane* 25, 324-328.

Iorga, Nicolae, 1925, *Istoria literaturii românești*, Bucarest : Suru.

Iorga, Nicolae, 1937, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*. IV. *Les chevaliers*, Bucarest : Académie roumaine.

Kerr, Neil R., 1954, *Fragments of Medieval Manuscripts Used as Pastedowns in Oxford Bindings with a Survey of Oxford Binding c. 1515-1620*, Oxford : A. T. Broome & Son, Oxford Bibliographical Society, no. 1954.

Kirby, Ian J., 1986, *Bible Translation in Old Norse*, Genève : Droz.

Lenker, Ursula, 2005, « The Rites and Ministries of the Canons : Liturgical Rubrics to Vernacular Gospels and their Functions in a European Context », in *The Liturgy of the Late Anglo-Saxon Church* (« Subsidia » 5), Helen Gittos, M. Bradford Bedingfield (éd.), Londres : Boydell Press, Henry Bradshaw Society, 185-212.

Leroquais, Victor, 1940-1941, *Les Psautiers : Manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*, 2 vol., Mâcon : Protat Frères, vol. 1.

Mareş, Alexandru, 1982a, « Filiaţia psaltirilor româneşti din secolul al XVI-lea », in *Cele mai vechi texte românești. Contribuții filologice și lingvistice*, Ion Gheţie (éd.), Bucarest : Universitatea din Bucureşti, Institutul de Lingvistică, 207-261.

Mareş, Alexandru, 1982b, « Originalele primelor traduceri ale *Tetraevanghelului* şi *Psaltirii* », in *Cele mai vechi texte românești. Contribuții filologice și lingvistice*, Ion Gheţie (éd.), Bucarest : Universitatea din Bucureşti, Institutul de Lingvistică, 183-205.

Mioni, Elpidius, 1981, *Codices Graeci manuscripti Bibliothecae divi Marci Venetiarum*, vol. 1, *Thesaurus antiquus. Codices 1-299*, Rome : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.

Mioni, Elpidius, 1992, *Catalogus codicum Graecorum Bibliothecae nationalis Neapolitanae*, vol. I, 1, Rome : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.

Moldovanu, Dragoş, 2009, « Finalitatea textelor slavo-române intercalate din Evul Mediu românesc », in *Text și discurs religios*, Alexandru Gafton, Sorin Guia, Ioan Milică (éd.), Iaşi : Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza », vol. 1, 103-134.

Panaitescu, Petre P., 1965, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest : Editura Academiei Republicii Populare Române.

Parpulov, Georgi R., 2014, *Toward a History of Byzantine Psalters, ca. 850-1350*, Plovdiv : chez l'auteur, en ligne : *https://archive.org/details/ByzPsalters* [26 janvier 2015].

Pfaff, Richard W., 1992, « The *Tituli*, Collects, Canticles, and Creeds », in *The Eadwine Psalter. Text, image, and monastic culture in twelfth-century Canterbury*, Margaret Gibson, T. A. Heslop,

Richard W. Pfaff (éd.), Londres-University Park PA : Modern Humanities Research Association-Pennsylvania State University Press.

Pignatelli, Cinzia, 2015, « Le traitement des possessifs dans deux Psautiers anglo-normands du 12e siècle : des indices pour l'émergence d'une syntaxe française », in *Le Français en diachronie. Nouveaux objets et méthodes*, Anne Carlier, Michèle Goyens, Béatrice Lamiroy (éd.), Bern : Peter Lang, 35-58.

Poerck, Guy De/ Deyck, Rika Van, 1968, « La Bible et l'activité traductrice dans les pays romans avant 1300 », in *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VI, *La littérature didactique, allégorique et satirique*, Hans Robert Jauss (dir.), Jürgen Beyer (réd.), 1 (Partie historique), Heidelberg : Winter.

Rector, Geoff, 2009, « An Illustrious Vernacular : The Psalter *en romanz* in Twelfth-Century England », in *Language and Culture in Medieval Britain. The French of England*, Jocelyn Wogan-Browne (éd.), Woodbridge : The Boydell Press, 198-206.

Rector, Geoff, 2010, « The Romanz Psalter in England and Northern France in the Twelfth Century : Production, *Mise en page*, and Circulation », in *Journal of the Early Book Society* 13, 1-38.

Roisse, Philippe, 2004, « La circulation du savoir des Arabes chrétiens en Méditerranée médiévale. Approche des sources manuscrites », in *Collectanea Christiana Orientalia* 1, 185-231.

Rosetti, Alexandru, 1986, *Istoria limbii române*. Vol. 1. *De la origini până la începutul secolului al XVII-lea*, ediţie definitivă, Bucarest : Editura ştiinţifică şi enciclopedică.

Ruby, Christine, 2010, « Les psautiers bilingues latin/ français dans l'Angleterre du XIIe siècle. Affirmation d'une langue et d'une écriture », in *Approches du bilinguisme latin-français au Moyen Âge : linguistique, codicologie, esthétique*, Stéphanie Le Briz, Géraldine Veysseyre (éd.), Turnhout : Brepols.

Salvador, Xavier-Laurent, 2007, *Vérité et écriture(s)*, Paris : Champion.

Samaran, Charles, 1929, « Fragment d'une traduction en prose française du Psautier, composée en Angleterre au XIIe siècle », in *Romania* 55, 161-173.

Savage-Smith, Emilie, 2005, « Between Reader and Text. Some Medieval Arabic Marginalia », in *Scientia in margine. Études sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*, Danielle Jacquart, Charles Burnett (éd.), Genève : Droz, 75-101.

Short, Ian/ Careri, Maria/ Ruby, Christine, 2010, « Les Psautiers d'Oxford et de Saint Albans : Liens de parenté », in *Romania* 128/ 1-2, 29-45.

Skårup, Povl, 1977, « Les manuscrits français de la collection Ama-Magnéenne », in *Romania* 98/ 1, 86-94.

Solopova, Elizabeth, 2013, *Latin Liturgical Psalters in the Bodleian Library. A Select Catalogue*, Oxford : Bodleian Library, University of Oxford.

Stroumsa Uzan, Margo, 2015, « Psalters for Men, Book of Hours for Women : Arras as a Case Study », in *Jews and Christians in Thirteenth-Century France*, Elisheva Baumgarten, Judah Galinsky (éd.), New York : Palgrave Macmillan, 31-47.

Talbot, C. H., 1952, « Cistercian Manuscripts in England », in *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum* 14, 208-212, 264-277.

Toswell, M. J., 1995-1996, « The Late Anglo-Saxon Psalter : Ancestor of the Book of Hours ? », in *Florilegium* 14, 1-24.

Toswell, M. J., 2014, *The Anglo-Saxon Psalter*, Turnhout : Brepols.

Trotter, David A., 2007, « 'Tutes choses en sapience' : la transmission du lexique biblique dans les psautiers anglo-normands », in *Gouvernement des hommes, gouvernement des âmes : Mélanges offerts à Charles Brucker*, Venceslas Bubenicek, P. Corbet, Roger Marchal (éd.), Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

Urvoy, Marie-Thérèse (éd. /trad.), 1994, *Le Psautier mozarabe de Hafs le Goth*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail.

Webber, Teresa, 1992, « The Script », in *The Eadwine Psalter. Text, image, and monastic culture in twelfth-century Canterbury*, Margaret Gibson, T. A. Heslop, Richard W. Pfaff (éd.), Londres-University Park PA : Modern Humanities Research Association-Pennsylvania State University Press, 13-24.